

LE VIEUX TUNIS ⁽¹⁾

LES NOMS DE RUES DE LA VILLE ARABE

CHAPITRE II

NOMS D'ORIGINE TOPOGRAPHIQUE

Tunis est, comme nous l'avons vu, une création originale de la route qui passe à travers l'isthme étroit où la ville a pris naissance. Les fonctions de relais, de passage et de transit qu'elle a assurées dès l'aube de l'histoire et que l'intervention de l'émir Hassân ben Nomane a renforcées, paraissent avoir commandé l'orientation de certaines rues transversales nord-sud de la Médina : ces rues représenteraient, par suite, les vestiges des tronçons urbains des routes qui passaient entre le Bahira et le Sedjoumi (1 bis).

Le principal trajet urbain, à l'origine, était celui qui était axé Bab-Souika-Bab-Al-Djazira et empruntait les rues Sidi-Mahrez, Souk-El-Hoût, Souk-El-Grana, Sidi-Saber et des Teinturiers, sans que cet itinéraire ait une valeur absolue, vu l'enchevêtrement actuel des rues arabes. Un trajet extérieur empruntait le chemin qui longeait les remparts du côté du lac et qui devait donner naissance, à l'époque moderne, aux rues Bab-Souika, Bab-Carthagène, des Maltais et Al-Djazira. Un second trajet extérieur longeait les remparts à l'ouest, moins utilisé parce qu'il fallait contourner un gros obstacles : la Qaçba.

Tunis étant devenue un véritable carrefour, les besoins de la circulation routière ont également commandé l'orientation des portes de l'enceinte de la ville. Le croquis ci-contre (figure 1) montre l'interdépendance des principales portes.

Avant de parler de l'origine des noms des anciennes portes de la ville, disons qu'elles faisaient partie, au nombre de sept, de la première enceinte (Médina) et au nombre de dix de la seconde enceinte : cinq pour le faubourg Nord et cinq pour le faubourg Sud.

(1) Voir « Bulletin Economique et Social de la Tunisie », n° 59 (décembre 1951), pp. 69-80.

(1 bis) Certaines rues de Tunis paraissent être dans l'axe de l'ancienne cadastration romaine, comme nous l'avons exposé dans notre étude sur les *Origines de Tunis*, parue dans « La Dépêche Tunisienne » du 28 mai 1950, qui contient également une hypothèse sur les raisons qui ont amené Hassân ben Nomane à préférer Tunis à Carthage.

L'enceinte de la Médina est tombée peu à peu en ruine, elle a disparu entre 1860 et 1890, et la Municipalité établit sur son emplacement, à l'aide des matériaux mêmes qui en faisaient partie en certains endroits, le boulevard circulaire qui ceint la Médina et dont les tronçons ont reçu différents noms sur son parcours.

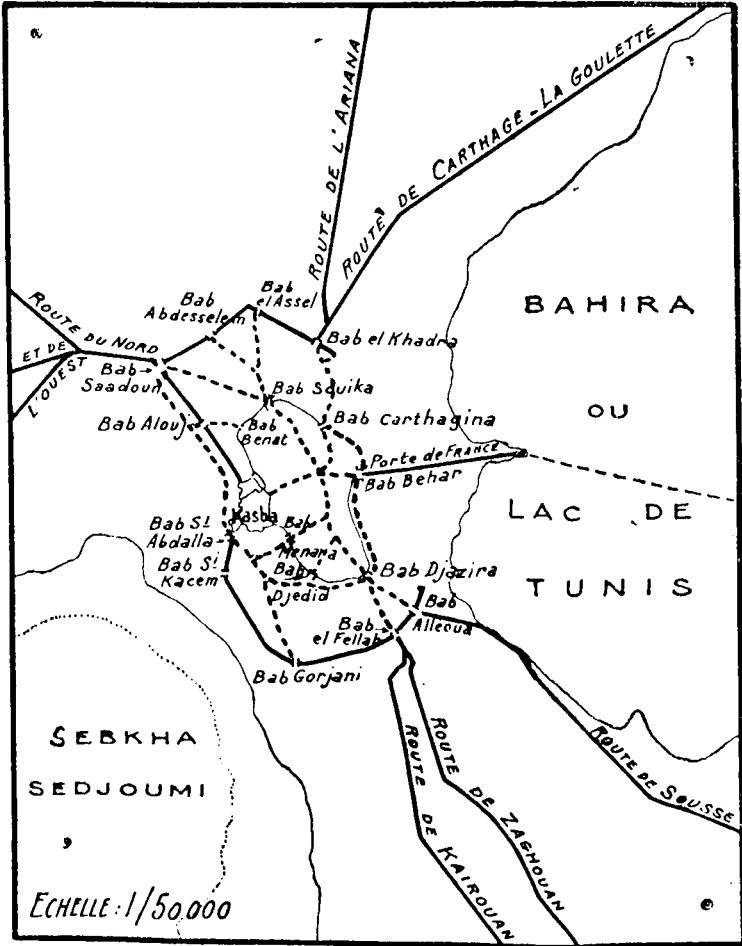


Fig. 1. — TUNIS — Les routes et l'orientation des portes de la ville

Quant à la deuxième enceinte, elle est encore visible, depuis Bab-El-Khadra jusqu'à Bab-Gorjani, en passant par la Qaçba; elle est en médiocre état, sauf les bordjs ou bastions, dont la plupart ont été restaurés et utilisés par l'Autorité Militaire (2).

(2) Suivant décret du 19 octobre 1883, les ouvrages défensifs de la seconde enceinte furent attribués à la place de guerre de Tunis. Le déclassement de cette place s'est opéré dans les conditions fixées par le décret du 19 septembre 1921, pris avec l'assentiment du Gouvernement Français.

LES PORTES DE LA MEDINA

BAB EL-BEHAR, en abrégé Bab Behar, « porte de la mer », a été ainsi appelée, parce qu'elle est située du côté du lac et de la mer. Elle mettait en communication, par une piste dénommée « la Marine », la Médina avec la petite darse qui existait à l'emplacement de la statue Jules-Ferry et qui a disparu après le creusement du port de Tunis. A cette darse venaient accoster les barques qui faisaient le trajet de La Goulette à Tunis et vice-versa. Bab Behar est appelée par les Européens « Porte de France », nom qui a commencé à se répandre vers 1890.

Cette porte est certainement très ancienne dans ses parties principales, entre autres les piliers jusqu'à hauteur d'homme et une partie de la façade, qui sont peut-être d'origine aghlabide; certaines pierres de taille qui entrent dans le gros œuvre paraissent des pierres romaines réemployées. Elle a subi, au cours des siècles, de nombreux remaniements. Elle est représentée sur une gravure du XVI^e siècle, reproduisant un dessin de Vermeyen, artiste qui accompagna Charles Quint à Tunis, sous la forme d'un arc surhaussé en retrait dans le corps de la masse et surmonté d'un parapet à créneaux. Elle est flanquée de chaque côté d'une tour carrée en saillie à l'extérieur dominant la porte elle-même.

La dernière restauration dont Bab Behar a été l'objet a été faite sous Ahmed Bey, en 1847-48, comme en témoignent les deux inscriptions arabes versifiées qui ornent les deux façades de cette porte. On a sans doute consolidé les piliers, refait les enduits et les revêtements, construit l'arc outrepassé et surmonté le parapet de merlons en pierres. Mais la porte ne paraît pas avoir été déplacée, comme on l'a dit, le genre de mortier (*chehba*) des soubassements sur lesquels repose l'édifice est bien antérieur à Ahmed Bey et, d'autre part, une reconstruction aurait permis de placer la porte dans l'axe de l'avenue de la Marine en projet, alors qu'elle ne l'est pas. On est donc amené à penser, jusqu'à preuve du contraire, que Bab Behar se trouve actuellement dans sa position primitive et que son orientation a probablement été influencée par celle de l'arsenal maritime dont parle Marmol (*L'Afrique*, traduction Perrot d'Ablencourt, t. II, p. 452), où l'on pouvait construire 14 galères et qui est représenté sans doute par le grand bâtiment à cinq ghorfes parallèles qu'on voit sur la gravure de Vermeyen susvisée (3), et qui se trouvait entre Bab Behar et la rive du lac, dans les parages de l'actuel quai des phosphates. La Porte donnait accès de plain pied dans l'enceinte de ce bâtiment.

Rappelons, enfin, que Bab Behar, enserrée de part et d'autre par des boutiques et magasins qui avaient remplacé la vieille muraille,

(3) On trouvera une bonne reproduction de cette gravure dans P. Grandchamp, *Documents de la fin de l'occupation espagnole en Tunisie (1569-1574)*, Tunis, 1914. En ce qui concerne le prétendu déplacement de Bab Behar, les arguments donnés par M. Gandolphe dans *Histoire de la Ville de Tunis*, p. 158, ne sont nullement convaincants.

a été complètement dégagée fin 1939, ce qui a permis l'agrandissement de la place au milieu de laquelle elle se dresse non sans élégance et prestige.

BAB CARTHAJINA ou « porte de Carthage », ainsi appelée parce qu'elle donnait accès à la route terrestre qui menait à Carthage, a disparu bien avant 1881. A cette date, on voyait encore sur la petite place qui a conservé son nom, de vieux canons hors d'usage reliés par des chaînes de fer qui avaient peut-être servi à la défense de la porte. A l'époque arabe, la route de Carthage était surtout utilisée pour le transport des matériaux de construction que l'on retirait des ruines de la vieille cité romaine.

BAB SOUIKA, « porte du petit marché », doit son nom qui est un diminutif par opposition au grand marché constitué par les souqs de la Médina. Le marché de Bab Souika aurait été organisé, d'après la tradition, par Sidi Mahrez, dont la zaouia se trouvait à proximité de cette porte. Cependant, il convient de remarquer que les portes des cités ont toujours favorisé l'existence de lieux de vente et d'achat de marchandises, et qu'il en a été sans doute ainsi pour Bab Souika (4). Quoi qu'il en soit, c'était une porte très importante qui commandait primitivement l'accès des routes de Bizerte, de Béja et du Kef, fonction plus tard dévolue à Bab-Saâdoun. Ses derniers vestiges ont probablement disparu au moment de la construction de la place publique, décidée par décret beylical du 5 février 1885.

BAB EL-BENAT, « la porte des jeunes filles », porte disparue depuis longtemps, mais dont un boulevard nous a conservé le nom. a été ainsi appelée parce que le fondateur de la dynastie hafcide, Abou Zakariya (1229-1249), avait recueilli les trois filles de son ennemi vaincu par lui, Yahya ben Ghaniya, et les avait fait élever comme ses propres enfants dans un palais qui se trouvait à proximité de ladite porte, laquelle fut alors appelée par le peuple Babel-Benat. Cette porte avait surtout pour fonction de mettre la ville en communication avec le quartier résidentiel assigné à la parenté chrétienne des Hafcides. comme on le verra lorsque nous parlerons de Bab El-Aloûj.

BAB EL-MENARA, « la porte du fanal », aurait été ainsi dénommée, selon une tradition qui nous a été rapportée, à cause d'un phare qui surmontait l'ancien palais des Beni Khorassân. Suivant une autre explication, il s'agirait d'une grosse lampe à huile qui

(4) Ce fait, assez curieux mais très explicable par la circulation plus intense des personnes et des denrées aux portes des villes, se trouve confirmé à Tunis par l'existence du Marché Central à proximité de la Porte de France, d'un marché de quartier devant l'ancienne porte dite Bab Al-Djazira, du marché appelé Souk-el-Assar devant Bab-Djedid, du Souk des Sacs devant Bab-Menara, etc.

Avant 1881, le gouvernement beylical percevait des droits sur le stationnement des animaux aux portes de la ville, sous forme de taxes de pâturage : un décret du 26 juin 1861 énumère la perception de droits de pâturage pour brebis à toutes les portes, pour chameaux et bêtes de somme à Bab-el-Bôhar (Porte de France), pour bêtes de somme seulement à Bab El-Aloûj, pour divers animaux aux autres portes.

était placée dans une niche d'un des piliers de la porte et qu'on allumait la nuit pour éclairer les caravanes qui longeaient la route des remparts. D'après une inscription côté rue des Selliers, elle aurait été construite en 1276; mais l'ouverture de cette porte est certainement antérieure à cette date, vu sa fonction qui était de mettre la Médina en communication avec le faubourg d'El-Haoua. Les piliers, à la base, sont très enterrés comme on peut le constater par la dénivellation qui existe entre la rue des Selliers et l'avenue Bab-Menara exhaussée avec les matériaux du rempart.

BAB DJEDID, prononcé *bâb ej-jdîd*, est, comme son nom l'indique, une porte qui fut ouverte ou nouvellement construite aux débuts de l'époque hafside très probablement. Les Européens l'appellent aussi Porte des Forgerons, parce qu'elle donne accès au souk des artisans exerçant ce métier. Elle présente des vestiges d'un grand intérêt archéologique qui mériterait une étude spéciale que nous nous pouvons aborder ici. Disons que sa baie est constituée par un arc outrepassé qui repose sur des piliers pris dans la masse et qui paraissent très enterrés à la base, par suite du relèvement du niveau de la rue. Elle était flanquée de chaque côté d'une tour à pans coupés dont les adhérences sont encore visibles à gauche de l'encadrement en pierres taillées et jointées (fig. 2).



Fig. 2. — Bab-Djedid. Porte datant du XIII^e siècle
(à gauche, on remarque les adhérences d'une ancienne tour)

(Photo A. PELLEGRIN)

En franchissant la baie, on rencontrait un vestibule à ciel ouvert dont l'issue de face à arcade a été maçonnée; à droite et à gauche, s'ouvre une grande pièce rectangulaire constituée par quatre arcades se répondant deux à deux, formant une voûte d'arêtes, dans laquelle on pénétrait par une baie identique à celle constituant la porte d'entrée. Ces deux salles symétriques servaient sans doute de

corps de garde. L'une d'elles, celle de droite, a été percée d'une baie qui permet de communiquer de plain-pied avec le souk des Forgeons et la Médina. La salle de gauche est en très bon état et sert de restaurant arabe.

Sur la portion du rempart de droite, qui était épais de 5 mètres environ, on a construit des habitations à étage, dont une « kheloua » de Sidi Mahrez, du côté de la Médina.

BAB AL-DJAZIRA. « porte de la presqu'île », parce qu'elle était orientée vers le Cap-Bon. C'était une des plus vieilles portes de Tunis; elle est déjà signalée dans El Bekri (XI^e s. de notre ère) qui nous dit qu'elle donne passage aux voyageurs qui se rendent à Kairouan. Avant sa disparition totale, qui date d'une centaine d'années, elle était défendue par un bordj ou bastion du côté du Levant. Son importance a diminué au fur et à mesure que son rôle utile était assumé par Bab Alléoua, située dans la même direction méridionale, sur la deuxième enceinte fortifiée, celle-ci étant devenue la principale ligne de défense de Tunis.

Portes du faubourg Nord :

BAB EL-ALOÛJ. « porte des étrangers à la race arabe », dont le nom a été déformé dans le peuple en celui de Bab El Allouche, « porte des moutons », qui lui est souvent donné, même dans les documents officiels. Elle s'est d'abord appelée Bab Er-Rehiba, « porte de la petite esplanade », longue avenue entre deux murs qui reliait, sous les Hafcides, le palais de la Qaçba aux parcs royaux de Ras-Tabia et d'Abou-Fihr. Lors de l'accès au trône du sultan Abou Omar Othman, en 1435, celui-ci dont la mère était une ancienne captive italienne, fit venir d'Italie ses oncles maternels et les installa avec leur parenté dans le quartier de l'Esplanade, qui prit alors le nom de Rabat El-Aloûj, ainsi que la porte qui donnait accès à ce quartier, d'où Bab El-Aloûj, 'aloûj étant le plur. de 'alj, qualifiant les étrangers de race blanche et souvent les esclaves d'origine chrétienne.

BAB BOU-SAADOUN fut ainsi nommée, à cause d'un homme pieux du nom de Sidi Bou Saadoun, qui vivait dans le voisinage de cette porte, au 8^e siècle de l'hégire (XV^e siècle de notre ère). La porte donnait accès à la route du Bardo, où s'embranchaient les routes de Bizerte, de Béja et du Kef, d'où son importance fonctionnelle. Cependant, elle n'avait qu'une baie; c'est pourquoi après 1881, ne répondant plus au besoin du trafic routier, elle fut démolie et remplacée par la magnifique porte à trois baies que nous reproduisons ci-contre (fig. 3) et qui est l'œuvre du Génie militaire et de la Ville.

BAB SIDI-ABDESSELEM porte le nom du personnage qui assurait avec ses gens la garde de cette porte, construite sous Hammoûda Pacha. Le bordj qui défendait Bab Sidi-Abdesselem abrite actuellement les bureaux des « Amitiés Africaines ». A proximité de cette porte, se trouve une *fesquia*, vaste réservoir d'eau édifié sous les Hafcides, et que le *rebat* de Sidi Abdesselem avait aussi mission de protéger.



Fig. 3. — TUNIS — Bab Bou-Saâdoun, porte à trois baies qui a remplacé l'ancienne porte à baie unique

(Photo A. PELLEGRIN)

BAB EL-'ASSEL tire vraisemblablement son nom de la rue du Miel, dont le nom serait dû à des marchands de miel qui s'y trouvaient installés; mais l'ouverture de cette porte dans le mur d'enceinte est postérieure à 1881; auparavant, la rue du Miel se terminait en cul-de-sac, au milieu des tombes de la vaste nécropole de Sidi El-Bsili, qui a été récemment envahie par les sans-logis musulmans. A peu de distance de la Porte du Miel, on voit encore le tombeau-zaouïa de Sidi Abdallah Ech-Chahid, qui est, comme son nom l'indique, un martyr de la foi musulmane.

BAB EL-KHADRA, « porte de la verdure », a été ainsi appelée parce qu'elle s'ouvrait sur des champs verdoyants où l'on faisait — il n'y a pas si longtemps encore — des cultures maraîchères et arbustives. Cette porte, défendue par un bastion, commandait les routes de Carthage et de l'Ariana. Son rôle économique et stratégique entraîna la disparition de Bab Carthagena. Cependant, comme elle n'avait qu'une baie fort étroite, tout à fait insuffisante pour répondre aux besoins de la circulation, après 1881, elle a été remplacée par l'ensemble monumental actuel qui donne un cachet pittoresque à ce quartier qui fut longtemps déshérité.

Les portes du faubourg Sud :

BAB SIDI-ABDALLAH-CHERIF, située à l'extrémité ouest-sud de la Qaçba, doit son nom au saint personnage dont le tombeau se trouve à proximité, à l'extérieur du rempart, en face de la porte de sortie de la Qaçba d'usage exclusivement militaire appelée Bab El-Ghedar, « la porte dérobée ». Bab Sidi-Abdallah s'est longtemps appelée, jusqu'à la fin du 18^e siècle, Bab Sidi-Ali-Ez-Zouaoui,

autre saint personnage, d'origine kabyle, dont le tombeau zaouïa est situé dans la rue du même nom. Cette porte mettait le quartier d'El-Haoua en communication avec le Bardo; sa fonction est aussi attestée par la rue El-Marr « du passage ».

BAB SIDI-KACEM EL-JALIZZI, située à l'ouest de la ville, sur les hauteurs d'El-Haoua, était défendue par un bordj ou bastion qui a consacré son utilisation militaire depuis la construction de cette porte sous Hammoûda Pacha. Elle doit son nom au tombeau-zaouïa de Sidi-Kacem-el-Jalizzi qui se trouve à proximité, en deçà du rempart. Ce dévot personnage, mort en odeur de sainteté à Tunis en 1497, était d'origine andalouse ou marocaine; comme son nom l'indique, il était fabricant de carreaux vernissés.

BAB GORJANI, abréviation de Bab Sidi-Ali-el-Gorjani, du nom d'un saint personnage enterré dans le cimetière qui attenait jadis à cette porte, et auquel ledit saint a également donné son nom. Sidi Ali El-Gorjani était l'un des 40 disciples du célèbre Aboul Hassen Ech-Chadhili (XIII^e siècle), dont les deux zaouïas se trouvent sur le mamelon Est de la colline du même nom (Sidi-Bel-Hassen en abrégé). Cette porte était munie d'un bastion important qui surveillait les plaines du Sedjoui et du Mornag et servait de relais entre la Qaçba et le fort de Sidi-Bel-Hassen.

BAB EL-FELLAH a disparu vers 1890, mais la rue qui la reliait à Bab Al-Djazira en a conservé le nom, dont voici l'histoire. Cette porte se serait d'abord appelée Bab El-Fellaq « porte de la brèche » à cause d'une large brèche qu'on y voyait tout à côté. Puis, lors de la prise de Tunis par Charles-Quint, en 1535, les habitants s'étant enfuis par cette porte à l'approche des Espagnols, son nom aurait été modifié en celui de Bab El-Fella « la porte de déroute » (d'après R. Brunschwig, art - Tunis dans l'*Encyclopédie de l'Islam*). Mais l'arabe *fella* signifie aussi bien « fuite » que « brèche », c'est le contexte qui donne le sens du mot. Quelques vieux Tunisois nous ont assuré que c'est la première signification qui est la bonne, car le rempart présentait près de cette porte une large brèche connue de temps immémorial. Bab-El-Fella donnait accès à la route de Zaghouan et de Kairouan.

BAB ALLEOUA selon la transcription française officielle, mais que les Tunisiens appellent Bab 'Alioua, « la porte du petit étage », parce qu'elle était surmontée à l'origine d'une petite construction qui servait de poste de guet pour surveiller les routes qu'elle commandait. C'est une très ancienne porte, citée par Marmol (*L'Afrique*, trad. Perrot d'Ablencourt, II, p. 460) qui nous dit que Barberousse l'utilisa pour entrer dans Tunis. Elle était flanquée d'un bordj et d'une fontaine-abreuvoir qu'on voit à droite en sortant. On l'a appelée la porte des Caravanes, parce qu'on y voyait passer les files de chameaux qui transportaient à Tunis les céréales et les huiles du Cap-Bon et du Sahel. Son rôle dans la défense et l'économie de la ville a amené la disparition de Bab Al-Djazira. La baie a été fort élargie pour les besoins de la circulation routière par la Direction des Travaux de la Ville.

La plupart de ces portes étaient pourvues d'un « bureau » d'octroi qui percevait, pour le compte des fermiers fiscaux, des droits d'entrée et de vente sur tous les produits, suivant des usages variables et que personne ne pouvait préciser. Ces droits, qui frappaient presque tous les produits agricoles et industriels, étaient appelés *mah-soulats*; ils furent réglementés dès 1887, puis supprimés complètement en 1919.

Toutes ces portes étaient, avant 1881, fermées dès la tombée de la nuit jusqu'au lever du jour, pour des raisons de sécurité et de fiscalité que nous venons d'exposer.

* * *

Avec la défense et la circulation, d'autres fonctions urbaines ont influencé la toponymie de la ville, en premier lieu l'écoulement des eaux naturelles, l'évacuation des eaux usées et l'alimentation en eau potable, que les noms de rues viennent évoquer, souvent d'une façon pittoresque.

C'est ainsi que l'on retrouve le système d'égouts fort primitif dont Tunis était pourvue avant le Protectorat : rue du Khandaq, rue du Regard [d'égout], rue El-Meska, « le ruisseau », rue du Fossé [d'égout], rue El-Hafir, rue El-Hofra, « autres rues du fossé », rue du Pont, c'est-à-dire de la passerelle en bois servant à traverser le khandaq.

En 1891, furent commencés les travaux d'installation d'un réseau d'égouts moderne qui amena la disparition des khandaq (figure 4) qui, après leur comblement, donnèrent naissance à des artères nouvelles, parmi lesquelles nous citerons : rue d'Athènes, rue de Patras, rue de l'Alfa, avenue de Londres et avenue Lucien-Saint, avenue de Lyon et avenue de la Marne, etc.

Les eaux de ruissellement s'en allaient aussi dans les khandaq, mais la pente de ceux-ci étant médiocre, les rues étaient souvent inondées en hiver; la place de la Bourse (Lavigerie) était toujours envahie les jours de pluie par les eaux boueuses qui dévalaient par les rues de la Kasba et de l'Eglise. Dans la ville haute, la rue du Fleuve et la rue de la Rivière doivent leur nom au fait qu'elles collectaient abondamment les eaux pluviales, vu leur pente assez rapide et leur position. La rue de l'Hiver est la traduction du mot arabe *chtâ*. « pluie d'hiver », qui indique bien sa fonction.

Les eaux de pluies recueillies par l'impluvium des terrasses tombaient dans les citernes dont chaque maison arabe est pourvue, et cette eau de citerne servait de boisson, tandis que l'eau du puits dont beaucoup de maisons sont encore munies servait aux usages domestiques. Ainsi sont expliqués les noms de : rue de la Citerne, rue du Puits, impasse de la Margelle, rue de la Noria, impasse de l'Eau.

Plus récents sont les noms de : rue du Réservoir, rue du Château d'Eau, rue de la Sebala. « fontaine publique », qui sont consécutifs à l'installation à Tunis, en 1861, sous le règne de Mohammed Es-Sadok Bey, d'une canalisation d'eau potable branchée sur l'aque-

duc romain de Zaghouan, restauré par l'ingénieur français Colin. Cette canalisation distribuait l'eau à 200 fontaines publiques.

La rue de la Sebkhah, « lagune salée », au sud-est, et la rue des Salines au nord-est, sont les vestiges témoins de l'avancée marécageuse du Bahira dans ces parages. On sait qu'une grande partie de l'emplacement de la ville européenne a été gagnée sur les marécages du lac par leur comblement systématique. Ce remblaiement progressif, qui est probablement aussi ancien que Tunis, s'est accéléré après 1881, au point que le Gouvernement dut promulguer un

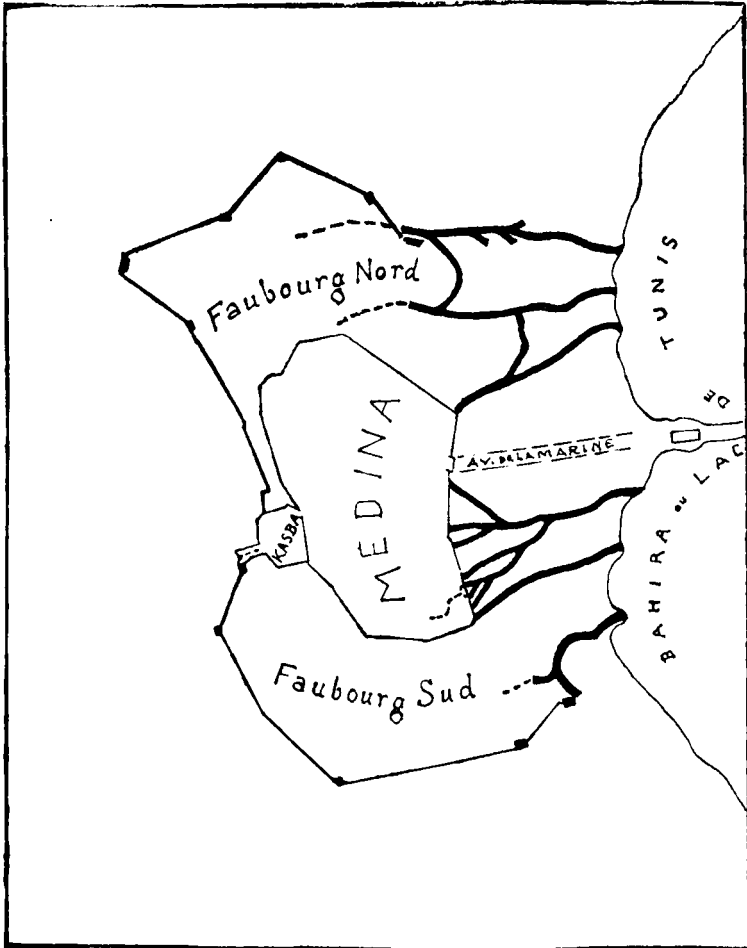


Fig 4. — TUNIS — Emplacement des anciens khandaq

décret, en date du 14 juin 1883, pour préserver les droits de l'Etat Tunisien, propriétaire des rivages du lac. Les droits de l'Etat et des particuliers ayant été arrêtés, et la propriété de chacun reconnue et délimitée, le remblaiement a pu se poursuivre à un rythme rapide jusqu'à nos jours, permettant ainsi à la ville européenne de s'étendre de part et d'autre de l'avenue Jules-Ferry.

Beaucoup de noms de rues sont en rapport direct avec leur emplacement, le voisinage d'un édifice public, un détail architectural, etc. Ainsi, la rue de la Montagne contourne un monticule qui lui a donné son nom, et la place Sidi-El-Bahri abrite un marché qui s'appelle encore dans le peuple *souq ej-jebîl*, « le marché de la petite montagne ». à cause d'une butte encore visible au N.-E. de cette place et notée sur le plan Garnier à la côte 9 m. 05.

La rue de la Carrière conserve le souvenir d'une ancienne carrière de pierre ou de sable, constatée par une dénivellation qui existe à cet endroit. A proximité se trouvent la rue Bir-El-Hadjar, « les puits des pierres » et la rue Dabdaba, « de la descente ».

L'impasse Et-Touil était une « longue impasse » pour l'époque. Une autre rue de la Médina était connue, avant 1885, date à laquelle elle a changé de nom, sous le nom de « la Touila la longue »; elle commençait rue de la Casba pour finir dans les parages de la rue Sidi-Mahrez. On note, d'autre part, rue Khaloua, « de la Solitude », parce que peu habitée; rue de l'Obscurité, en grande partie voûtée et peu accessible à la lumière du jour; impasse de l'Ouest, à cause de son orientation; rue Ras-Ed-Derb, « à l'entrée du quartier »; impasse El-Mehajeba, « cachée », est sans histoire; les impasses étaient, jadis, fort recherchées à cause de leur tranquillité.

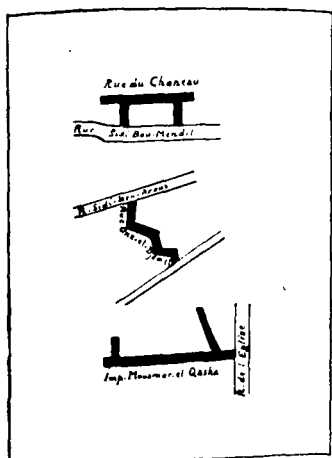


Fig. 5. — Rues dénommées d'après la figure de leur tracé

Lorsque le tracé de la rue elle-même dessine les contours d'un objet très connu, cette figure schématique détermine l'appellation : la rue du Chapeau, qui affecte la forme d'un canotier; la rue Onk-el-Djemel, « la bosse du chameau »; l'impasse Mousmar-El-Qaçâ « le clou du plat à couscous ». Le croquis de la figure 5 permettra de comprendre mieux ces appellations curieuses.

Beaucoup de noms de rues sont justifiés par le voisinage d'un édifice public : Rue du Tribunal, rue de l'Hôpital, rue de l'École, rue Kouttab-El-Ouzir, « de l'école coranique due à un ministre », qu'un humoriste a appelée « la rue des coupables loisirs » par un jeu de mots facile à deviner; ou sont dus à des édifices militaires : Rue de la Casba, rue de la Citadelle, rue de la Caserne, rue du Bordj, rue du Rempart, etc.

La rue de la Municipalité devrait s'appeler rue de l'Ancienne-Municipalité, étant donné que les services municipaux qui y étaient installés dans un palais arabe émigrèrent fin 1885 au n° 49 de la rue Al-Djazira, puis rue Es-Sadikia pour aller ensuite occuper l'Hôtel de Ville actuel, avenue de Carthage.

La rue Dar-El-Jehd, « la maison de la peau », conduisait au siège de cette curieuse institution fiscale affermée à des particuliers aux

fins de percevoir les droits et taxes d'Etat sur la vente des peaux et laines, cuirs, animaux de trait et de boucherie, sur les boutiques d'alimentation, les marchands ambulants et même les musiciens arabes.

La rue de la Driba conserve le nom du prétoire du dey ou préfet de police sous les anciens bey; ce prétoire se transforma par la suite en tribunal correctionnel, mais garda le nom de Driba. La rue El-Mechnaka, « la potence », rappelle le voisinage du gibet où l'on pendait haut et court les condamnés à mort de droit commun, dans les parages de Bab-Carthagena. Les exécutions avaient lieu sur une espèce de tour (5).

La rue du Bain mène à un hammam. On a traduit *zenqat-ed-doukhân* », « l'impasse de la fumée » par impasse du Chauffoir [de hammam]. L'impasse de l'Oukala est celle où se trouve un caravansérail et la rue Kâ-El-Mezoued », « litt. le fond de la musette » et par ext. « lieu des vivres » est celle qui conduisait à un fondouk.

La rue de la Lumière et l'impasse de la Lampe doivent leur nom à une lampe d'éclairage public.

De nombreuses rues et impasses doivent leurs noms à un détail architectural : rue des Arcs, rue des Arcades, rue des Colonnes, rue du Chapiteau, rue de la Toiture, rue de la Cave, rue de la Petite Porte, impasse de la Porte, rue Rakouna-El-Kahia, « la colonne de la maison du cahia »; rue El-Menkouche, « la maison ayant des ornements en plâtre sculpté »; rue Ed-Drayeb, « la maison ayant un grand salon d'attente »; impasse El-Hadd, « la borne ». Et, aussi, l'impasse des Maisons-Neuves, l'impasse des Quatre-Maisons et rue du Palais. Dans le quartier d'El-Haoua, signalons la vieille rue du Moulin-à-Vent (6).

Rue Dour-el-Hara est une expression qui signifie dans le vocabulaire tunisien « maisons du quartier » (*dour* plur. de *dar*). On pense que cette appellation a été donnée à ladite rue par les Mores d'Andalousie immigrés, car elle est employée dans leur parler.

(5) Dans son livre *Tunis en 1842*, p. 140, G. Scholl décrit ainsi le supplice de la pendaison, réservé aux criminels de droit commun : « Le bourreau monte sur la tour avec le condamné jusqu'à un créneau au travers duquel on a fixé d'avance une barre de bois, il le fait asseoir dans l'intérieur de ce créneau, les jambes en dehors, et après lui avoir fait beaucoup d'excuses du mal qu'il va lui causer et l'avoir assuré que c'est bien à contre-cœur et l'avoir prié de lui pardonner, il lui passe au cou une corde, dont il a fixé l'extrémité à la traverse, et le lance dans l'éternité en lui donnant un coup de pied qui le fait sortir du créneau et rester suspendu à moitié de la hauteur de la tour. »

(6) Le nom de la rue du Moulin-à-Vent est peut-être en relation avec le fait suivant que signale le Consul de France à la date du 31 décembre 1750 : « Sidi Mohammed Bey ayant su que le sieur Percile se trouvait à La Goulette à bord du bâtiment du capitaine Vidal, a demandé la permission de débarquer cet homme, qui veut bien se charger de lui faire un moulin à vent et quelques autres ouvrages de charron. Le Consul n'a pas cru pouvoir lui refuser cette satisfaction qui ne présente aucun inconvénient et ne peut tourner qu'au bien du service. » Plantet, *Correspondance des Beys et des Consuls de France avec la Cour*, t. II, p. 433.

Les cimetières urbains :

La rue du Cimetière, la rue de la Porte du Cimetière et l'impasse du Cimetière nous obligent à revenir sur la topographie générale de Tunis à partir de la conquête musulmane. La Médina se présentait alors sous la forme d'un ovale entouré d'une muraille continue et dominée par une qaçba. Au centre de cet espace clos, se trouvait la Grande Mosquée, au voisinage de laquelle s'ordonnaient les souqs des marchands et des artisans, et autour des souqs les habitations particulières avec leurs ruelles étroites. Entre les habitations et les remparts, on rencontrait des cimetières publics. Ainsi, cohabitaient les vivants et les morts dans l'enceinte même de la ville.

Ces lieux d'inhumation formaient une chaîne à peu près continue, d'où le nom de *maqabaret es-selsela*, « le cimetière de la chaîne », donné au plus ancien d'entre eux, au voisinage de la Qaçba, placé sous la très haute protection de Sidi Ali ben Ziyad (VIII^e s. de notre ère). Sur l'emplacement de cette vaste nécropole, on a construit par la suite et successivement la Tékia, ou hospice des infirmes, l'Hôpital Sadiki et différents édifices administratifs.

Le cimetière Es-Selsela était contigu à celui des Beni-Khorassan, émirs qui gouvernèrent Tunis de 1086 à 1160. auquel faisaient suite les cimetières de Sidi-Ayed et de Sidi-Yaqoùb, près de Bab-Djedid. Un peu plus bas, dans les parages de Sidi-Essourdou, Hussein ben Ali, le fondateur de la dynastie régnante actuelle, éleva le mausolée de sa famille qui donna son nom à la rue Tourbet-el-Bey.

Plus bas encore, on rencontrait, entre Sidi-El-Benna et Sidi-Bou-Mendil, un cimetière qui occupait l'emplacement de la rue El-Mahrouk. A l'est de la cité, existait-il une solution de continuité dans la chaîne des cimetières ? On ne saurait l'affirmer, mais on rencontre dans cet espace beaucoup de noms de saints : Sidi Bou Djemaa, Sidi Ettinji, Sidi El Bouni, Sidi El Mordjani, etc., dont les tombeaux sont probablement les vestiges de très anciennes nécropoles disparues sous la poussée des vivants.

Il est certain, en tous cas, qu'au nord, en deçà de Bab-Souika, a existé une grande nécropole autour des tombeaux de Sidi Khlaf et de son illustre fils Sidi Mahrez, patron de la ville (X^e siècle), auprès desquels les sultans hafcides érigèrent leur *torba* ou mausolée de famille. A l'ouest, il existait aussi des tombes dans les parages de la rue Sidi-bou-Saïd et de Bab-Benat. Ainsi se fermait la chaîne des vieilles nécropoles tunisiennes érigées autour et sous la protection de saints personnages. Evidemment, l'accroissement progressif de la population a obligé les vivants à déposséder les morts de leurs demeures, mais les tombeaux des saints ayant été respectés, sont des témoins de l'ancien état de chose.

Le phénomène des nécropoles en chaîne s'observe également dans l'espace urbain de la seconde enceinte.

Le faubourg nord était jalonné par les cimetières disparus ou en voie de disparition de Sidi-Sifiane et de Sidi-El-Bsili, qui atteignait Bab-El-Khadra, porte en face de laquelle s'étend le cimetière de Bou-Kra', fils de Sidi Messaoud, dont les tombeaux sont visibles du

boulevard avoisinant, de même que la zaouia de Sidi-El-Gherib, qui empiète sur le trottoir. A l'ouest, une vaste nécropole se développait entre Bab-El-Aloûj et la Qaçba, que le rempart traversait en diagonale et dont les vestiges sont représentés par les tombes qui se trouvent entre l'école Emile-Loubet et la cité El-Taoufik.

Le faubourg sud comprenait une grande nécropole s'étendant de Sidi-Kacem-El-Jelizzi jusqu'à la zaouia de Lalla Mannoubiya, patronne de Tunis. Cette nécropole, dans sa partie encore intacte, a reçu le nom de Sidi-El-Gorjani; elle s'en allait en pointe jusqu'à Bab-El-Fella, où elle rejoignait le grand cimetière du Djellaz, situé entre Bab-Alléoua et la colline de Sidi-Bel-Hassen. Le cimetière du Djellaz doit son nom au cheikh Mohammed El Jellaz, originaire de Kairouan et contemporain de Aboul'Hassen Ech-Chadhili, mort en Egypte en 1258, appelé par ses disciples Sidi Bel-Hassen. Ledit Cheikh Mohammed El-Jellaz constitua habous l'emplacement de la future nécropole dont il était propriétaire en l'affectant à la sépulture des Musulmans.

Entre les deux faubourgs, côté lac, s'étendaient les cimetières des non-musulmans : le cimetière catholique de Saint-Antoine, sur l'emplacement de la pro-cathédrale; le cimetière orthodoxe, sur l'emplacement de l'église grecque; le cimetière des protestants, sur l'emplacement de l'église anglicane, en face Bab-Cathagène, et enfin le cimetière israélite, situé entre l'avenue Roustan, la rue des Salines et l'avenue de Londres et depuis longtemps désaffecté.

(A suivre)

Arthur PELLEGRIN
Membre Correspondant
de l'Académie des Sciences Coloniales